

[12 janvier, Dordives]

12 – 1 – 75. Treize heures. Dordives.

Temps magnifique. Avec Luce, calmé. Oui. Cet amour entre nous... Et en effet, elle ressent, je le vois bien, mais peut-être vois-je trop de coïncidences là où il n'y en a pas ? Et puis, elle et moi... Et maman a téléphoné : Degeorges, venu hier a dit à maman : « C'est sérieux ; je ne crois pas qu'il puisse récupérer. » Elle a pleuré toute la nuit. Papa reste faible à cause de l'insuffisance qui ne passe pas. Mais il doit aller au bureau, s'occuper, mais uniquement en voiture, aucune fatigue physique.

Je l'ai dit à Luce, son petit menton a commencé à trembler. Mes yeux aussi. Je l'embrassai. À un moment donné, presque dans un cri :

- Pour toi, ça va se mettre à bouger, et *Papouchka*...

Elle a éclaté en sanglots. Dieu. Mais papa a bon moral, dit maman. Il croit en la Nature. Je me sens comme fermé, vissé, ou plutôt dévissé...

[16 janvier, Paris]

16 – 1 – 75. Onze heures. Paris.

Hier, ai vu Luce revenir de salle d'opérations, encore sous anesthésie, sanglée sur son lit, un petit « respirateur » introduit dans la bouche. Descendue par l'ascenseur, l'un des aides criant aussitôt : « Infirmière ! Infirmière ! » Cela résonnait dans les couloirs ! Le Professeur Brégeat a trouvé tout en ordre et irons les voir dans quinze jours. Quant à Papa, depuis hier, déjà mieux avec cet autre cardiologue. Maman est ce matin à la Salpêtrière pour sa prise de sang habituelle, à cause du Lithium. Moi, mes dents, d'ici peu à arracher... Décidément, notre famille...

M.-P. en Italie pour quinze jours (on l'invite de tous côtés après ses émissions sur les Impressionnistes) ; et moi, donc, j'attends et pour *Le Cratère* et pour l'idée de *Fontaine* et du prix littéraire.

Ai lu hier soir que Michel-Ange, – dès son vivant – succombait sous la gloire !

[17 janvier, Paris]

17 – 1 – 75. Onze heures trente. Paris.

Pense aux choses ; elles ne pensent pas à moi... Moments d'apathie, de calme, d'abattement, avec quelques remontées. Tout me paraît impénétrable. Mais fissuré. J'ai l'impression de tourner autour d'un bois qui aurait « quelque chose » à me dire, en son cœur, mais l'enchevêtrement interdit toute entrée, à mains nues, il n'y a plus de cœur.

Voilà.

[3 février, Dordives]

3 – 2 – 75. Dordives. Onze heures trente.

Luce n'aime pas mon livre. Lui trouve nombreux défauts : trop de mots savants, trop de petites actions qui ne parviennent pas à déboucher sur la grande. Et ces mots savants, trop « voulus », créent des longueurs. Je passe sur d'autres critiques, tel le mélange que je fais du cosmique (par mes images) et de l'infantile (gâteaux, miam-miam, etc.). Elle dit préférer *Le Cratère*. Dont pourtant les critiques d'Henri l'avaient détournée... Elle l'admet :

- À côté d'Henri, que suis-je pour résister ?

Je n'ose, moi, insister sur autre chose : le manque d'appui que crée son incapacité à dire oui ou non. Certes, j'ai retravaillé le livre après Henri. Ces critiques étaient en partie justes.

Quant à ce livre-ci... Son « grand » dessein échappe. Mais il y en a un ! Les mots savants ? Indispensables ici, vu l'ambiguïté du héros. L'action ? Elle se morcelle, à l'infini, avant « d'aboutir ». Une des difficultés de la vie. Quant au mélange cosmique-infantile : c'est exprès par rage et dérision. Mais quelque chose devra surnager.

[13 février, Paris]

13 – 2 – 75. Vingt-deux heures quinze.

Ces crises, ces cris, ces rages, hurlements parce que mes livres ne se vendent pas, et Luce qui pleure. Je menace en hurlant, de me tuer. D'autres livres, assez difficiles, se vendent pourtant. Pourquoi pas moi ? J'ai des articles – presque meilleurs – dans les mêmes journaux. Et eux se vendent. Pas moi. Quelle est cette malédiction ? Que je traîne depuis que j'ai commencé à écrire ? Je suis puni de quoi ?

Cet après-midi a été atroce. Et après j'avais rendez-vous avec Marcelle au bar du « Concorde ». Lui en ai à peine touché deux mots. Et elle me dit toujours qu'il lui faut entendre ma voix de temps en temps – sinon me voir – pour supporter de vivre.

- Tu dois savoir que tu m'as entièrement à ta charge, matériellement et moralement. Et regarde : je demande si peu ; avoue que je ne suis pas embêtante !

Qu'est-ce qu'il lui faut ? Et ne m'accordant même pas le divorce !

Cette conversation avec Belfond qui, pas exprès peut-être, m'a dit que l'an dernier tous mes livres étaient revenus. Et moi, cette ridicule menace de me tuer. Allons ! Qui implorer ?

[19 février, Paris]

19 – 2 – 75. Treize heures. Paris.

Hier, en fin d'après-midi, au moment de « rentrer sur Paris », coup de téléphone.

- Allo ?
- Monsieur Boris Schreiber, s'il vous plaît.
- C'est moi.
- Ne quittez pas. M. Yves Berger va vous parler.

Tiens ! Qu'un éditeur me téléphone jusqu'à Dordives... Puis nous avons été coupés et la secrétaire m'a rappelé, (tout simplement !) et m'a enfin donné Yves Berger. Amical, direct, disant qu'il allait lire le manuscrit corrigé que j'avais remis à M.-P. pour le remettre ensuite au comité de lecture. Je lui dis que j'y avais des ennemis.

- Pas de problème. Et je pense que le mieux serait de vous publier à la rentrée, puisque le soutien total de M.-P. vous donne une chance pour le Renaudot. Même si vous ne l'obteniez pas, vous seriez soutenu jusqu'au bout.

Voilà, à peu près. Je pense que le fait d'être soutenu par Max fera qu'on parlera de ce livre, même sans le Prix. Il se vendra donc mieux que tous les mes autres. Et en même temps cela ne « bouche » pas la perspective pour le suivant. Si je décrochais ce prix, évidemment, ce ne serait pas mal non plus ! Tout ça grâce à Max. Lui, dit que c'est mon talent. Mais un talent doit trouver non pas seulement quelqu'un qui y croit, mais quelqu'un d'influent qui y croit. Pour l'imposer.

[25 février, Paris]

25 – 2 – 75. Quinze heures. Paris.

Hier soir, au retour ici, lettre d'Henri. Pleine de reproches (je le laisse tomber à cause du manuscrit qu'il n'a pas aimé), de méchanceté et jalousie (M.-P. F. n'est qu'une « peu vénérable baudruche ») et de nostalgie un peu déchirante (nous ne nous promènerons plus à Cabris, mais penserons l'un à l'autre...).

Oui, Henri, bien sûr, je tiens à lui. Mais ce mépris à mon égard de la part de ses amis... Il n'y est pour rien, mais qui sait, pour une petite part ? Ces refus systématiques de me publier dans des revues où il est quand même influent ? Et ce trait contre Max, qui a ses défauts, certes. Mais... ai-je jamais dit à Henri du mal de ses amis ? Le malheur, avec lui et Alain c'est qu'ils m'ont pris pour leur « chose ».

Père : mieux, mais sa chute dans la baignoire le fait souffrir. Pensais même remettre son voyage en Israël. Or, elle n'est pas grave. On verra ça.

Hier soir, dîner avec Max et... son amie, Madame de Marsan. Ce fut amusant quoi qu'elle soit très malade. Y. Berger paraît décidé à sortir mon livre en septembre. Voilà.

[20 mars, Monaco]

20 – 3 – 75. Monaco. Onze heures trente.

Tout bien passé à Châtel, progrès en skis (sans moniteur) malgré neige et brouillard. Le soir, allions dîner au Vieux Four, sympathique endroit genre... vieux four, et là, quelques conversations...

Téléphonai à Max. Toujours pris par de nouvelles commandes. Dois voir Y. Berger revenu de New-York. Et je dois lui retéléphoner d'ici, où je relis toujours – et corrige quelque peu – le roman.

L'autre est en plan, pour le moment. Mais ça ne fait rien. Et le voyage vers Annecy fut... verglas, brouillard, voitures en travers de la route et dans le fossé. Fallait conduire...

Ici, père assez bien, mais pâle et maman « très bien ». Attendre un peu. Et les angoisses de maman. Et puis, avec Luce : ses idées « factices » sur le factice. Rêve parfois d'être seul...

Le temps est froid, y compris le soleil. Hier, suis passé par Cabris pour envoyer une carte à Henri. Verrai s'il me téléphonera.

À part ça ? Tout !

[30 mars, Monte-Carlo]

30 – 3 – 75. Treize heures. Monte-Carlo.

Pâques. Temps gris, frais. Hier, balade avec parents : papa, mieux. Mais ne peut marcher beaucoup. Alors s'assied au bord de la route, adossé à une borne kilométrique. Ça fait mal. Lui, si costaud, mais ayant tellement exagéré, épuisé ses forces en marches, et marches, comme si c'était le seul but dans la vie...

Maman, bien sûr, le voit, en souffre, pense à la « fin ». Ce matin (elle vient chaque matin au petit déjeuner) :

- Si je meurs la première, mes pauvres enfants, que deviendrez-vous ?

En effet : papa ignore les sommes qu'elle nous verse en plus de ce que je gagne « officiellement ». Mais quand ça en est là !

À l'hôtel, avec Thérèse et le chauffeur, nous occupons quatre appartements. Et papa a pensé ce soir, dîner tous ensemble pour Pâques. Dans le cadre du restaurant.

Et maman a commencé un roman semi-autobiographique. Traditionnel, mais pas mal. En russe, naturellement. Voilà. Ai le cœur lourd, des idées folles, un fatalisme d'où l'espoir n'est pas absent...

[25 mai, Dordives]

25 – 5 – 75. Onze heures. Dordives.

Pas de coup de téléphone de Max : de sorte que je ne sais pas ce que Y. Berger lui a dit au cours de leur dîner de vendredi. En principe, Max devait me téléphoner hier. Jusqu'à seize heures, rien. Et nous sommes partis chez Cochet (dentiste). L'a-t-il fait après ? Je n'ose l'appeler aujourd'hui dimanche et vais attendre un peu. Bien sûr, c'est un tourment de plus. Toujours.

Et ici. Aussi tout à l'heure, quand Luce a ouvert les volets : cette verdure partout, ces fleurs, ce jeune gazon tendre sur la pelouse et les arbres... Et le ciel gris. Alors ? Un sentiment lancinant me « point », je revois, Pougues par exemple et sa verdure, et cet inouï cafard que j'avais. Et rien ne semble pouvoir le chasser, sourdement comme si... je n'avais pas la vie que j'aurais désirée. Ou bien suis-je comme un train sur la ligne vie-mort et qui voudrait changer de voie ?

Les deux sans doute, ou les trois, ou plus. Pourtant mon roman avance. Mais moi ? Est-ce que j'avance ? Au fond, ce que j'écris est plus vrai que moi. Je voudrais implorer, m'affaler, me faire comprendre ou même me disculper. Mais de quoi ? Et devant qui ? Dans ces moments nus, n'est-ce pas naturel de sortir de soi comme si on grandissait ?

[4 juin, Paris]

4 – 6 – 75. Dix-huit heures. Paris.

À midi ai signé mon contrat ! Voilà ! Comme dit Luce : « Dommage que ce soit un peu tard. » N'ai pas aimé cette phrase. Mais : elle voulait dire : « Tu l'avais tellement attendu ! » C'est vrai : suffisamment longtemps pour ne pas ressentir une joie folle.

Pourtant : quel accueil, quel contrat ! (et l'avance et au coup par coup) et ce soir déjà pour la fabrication. Tout ça chez Grasset !

Et hier, ai eu mes dents. Pénible. Mais comme dit Cochet : avoir brutalement une prothèse complète, c'est très dur. En effet. Et pour manger... !

[14 juin, Dordives]

14 – 6 – 75. Dix-neuf heures. Dordives.

Suis un peu triste : ce matin, parle à maman (téléphone). Et nous parlons du divorce. Avec cette nouvelle loi, je pourrai divorcer. Maître Lubetzki m'a même téléphoné vendredi pour me le dire. Mais voilà : Marcelle, vu la « communauté » peut réclamer la moitié de tout ce que j'ai. Or, mes actions dans l'affaire de papa... Il faut donc les vendre fictivement. Maman m'en parle, dit que cette vente agace papa... Je ne sais pourquoi, dans la conversation, j'annonce que, cette fois-ci, instruit par l'expérience, je conçois le mariage sous le régime de la séparation des biens.

Aussitôt maman de dire que c'est justement ce que veut papa. Il ne veut « aucun » partage éventuel de son affaire et fortune. Voilà. Et cette question d'argent – bien que je sois d'accord – et malgré certains désaccords avec Luce, me laisse un peu un goût d'amertume, ça lui est indifférent, pour elle, le mariage, comptant avant tout, mais comme elle dit : « On ne partage pas tout ! » D'ailleurs, un mariage, que six ans de séparation peuvent casser...

Donc : il reste en quelque sorte l'amour pur. Moi, j'y gagne une « indépendance théorique ». Et c'est ça qui m'attriste : Luce a donné tout ce qu'elle avait – quasi sa vie – et moi... je lui donne mes tourments, et, j'espère aussi, mes joies. Pourtant, elle fait partie de moi. C'est ça qui compte.

Marcelle aussi a tout donné, mais elle est beaucoup plus calculatrice. Hier, l'ai vue. En bonne forme. Ai parlé Grasset, etc. Et en un sens, Luce préfère – elle l'a dit tout à l'heure – ainsi : comme ça, entre nous, l'argent n'a pas de rôle. Et puis, mon père a de telles conceptions absolutistes... En attendant, son moral est bas. Il a des essoufflements. Pourvu que ce cardiologue suisse soit mieux.

[24 juin, Paris]

24 – 6 – 75. Treize heures. Paris.

Entre autres livres que je lis chaque jour, et mes notes, et les fiches que j'apprends (par cœur), sans compter les journées, les hebdomadaires littéraires, en tout, quinze, environ, il y a le *Gauguin*, de Max-Pol. Son texte est très bon. Mais les reproductions ! Cette extraordinaire vision qui montre bien qu'aujourd'hui, il n'y a plus de vision. Il y a l'approche, le décalque, le collage, l'abstrait, le déformé, tout ce qu'on veut, mais plus de vision, ou de « mélodie » en musique, ou de lieu quelconque en roman.

Encore les surréalistes, parfois...

Or, vision « approfondie » ne signifie pas « subconsciente ». La psychanalyse est à côté de l'esprit, mais non dessous.

En supposant que l'inconscient soit une réserve, pourquoi dessous ? À côté, peut-être. Cela libère donc l'art, la création, qui a de nouveau le droit de descendre dans les profondeurs sans se heurter aux clichés desséchés d'une école.

Mais il y a là un de ces cons tabous d'aujourd'hui, à joindre à ceux de groupes, gauchisme, bonheur social, etc. Aussi con que ce qu'ils prétendent remplacer.

Au fond, tant mieux : j'aime être le seul, peut-être, à toucher le fond.

[10 juillet, Paris]

10 – 7 – 75. Midi. Paris.

Dire tout... Ces piteuses réactions de maman face à moi et à Luce ? Quand je pense que depuis trois ans et plus, les vacances sont un calvaire, parce que, où que nous allions, c'est un déferlement de reproches vu que pour ma mère c'est « être loin d'elle » et pour mon père c'est « trop jouir de la vie » !

Et cette année ça recommence avec la santé de mon père pour prétexte. Je dis « prétexte » parce que – bien sûr, son état est sérieux – mais en gros « stationnaire » : c'est donc un chantage et une tyrannie insupportables, comme toujours, comme mon enfance et ma jeunesse soi-disant « dorée », en réalité esseulée... Hier soir, ces sempiternels reproches de ma mère, au téléphone, et j'ai explosé, car c'est toujours la même chose...

[4 août (1), à bord du *Putchi*]

4 – 8 – 75. Vingt-deux heures. À bord de *Putchi*.

Oui, on y est ! Il est en « train » de voguer vers Port-Cros, de Cannes, quitté à dix-huit heures. Parents bien, mais très fatigués par leur journée : levés à cinq heures ce matin. Le dîner sur le pont arrière a été formidable – sensation jamais ressentie encore. L'eau s'évasant derrière, tandis que nous dînions dans cette ambiance de « yacht » dont j'ai toujours rêvé... Dommage peut-être que ça vienne un peu tard... lorsqu'on est déjà à l'arrière du navire...

À Marseille, ce fut très bien, très typé. Bains, tram, foule : et cette chaleur, comme partout.

Luce a oublié ses lunettes sur le port de Cannes (une boutique de vêtements). Les lui enverra-t-on aux Baléares ? Bien sûr, cabine – pour nous – petite, à lits superposés. Pour ma gym irai peut-être sur le pont. Cabine des parents, très bien.

Quand on y pense : de l'Hôtel des Sports à ce yacht ! Papa en a fait du chemin ! Mais comme dit maman – qui a eu l'idée de cette croisière – sans la maladie de cœur de papa – jamais il n'aurait accepté cette idée. Vais-je travailler ici, mon « œuvre » si peu yachting ? Peut-être.

Et Luce, son manque de cervelle... Oublier ses lunettes à Cannes... Heureusement qu'elle a deux paires de lunettes de soleil, dont l'une, moins noires, pour le soir.

[16 août (1), à bord du *Putchi*]

16 – 8 – 75. Onze heures quinze. Large.

Cette Grande Motte, hier soir, illuminée. Et voguons vers Marseille où avons invité mon oncle Émile et tante Nadia. Arriver à Marseille en yacht... quand on s'y reporte cinquante ans en arrière... Maman vient de me lire un chapitre de son récit : pas mal du tout. Cette émotion de la solitude, du passé. Avec parents, ici, dînons, parlons. Papa, en petite tenue et je vois son pacemaker sur le côté du maillot de corps, une petite boîte...

[16 août (3), Marseille]

Yacht. Août 75.

Le ciel oscille
On jette l'ancre
Tanguer
D'un bord à l'autre
De la fin.

Marseille. En yacht.

Vieux-Port. 16 – 8 – 75.

[18 août, à bord du *Putchi*]

18 – 8 – 75. Dix heures trente. Large.

Avant-hier, vers quinze heures, entrée dans le Vieux-Port de Marseille : extraordinaire glissement doux, vers la ville, cet horizon : c'est assez inoubliable. Après un bain rapide aux Catalans (cette foule, couleurs, accent), rencontre avec Émile, Nadia. Mon oncle a changé ? Certes, quatre-vingt-trois ans ! Mais quoique vif encore – ce teint plombé des malades ! Du Cintra, retour au yacht, apéritif sous les couleurs du crépuscule quasi-oriental, puis dîner au New-York. Séparation. Avons évoqué le passé... et il y en a...

Hier, tempête, accostage à Cogolin, dîner à La Ramade à Saint-Tropez avec parents, et à présent, retour sur Cannes. Par téléphone, ai trouvé chambre à La Croix-Valmer – Hôtel du Parc – pour quatre jours. Ailleurs : complet.

[28 août (2), Deauville]

Dix-neuf heures.

Superbe journée. Et maman : bien. Certes, pense tout le temps à papa. Oui. Et l'accueil à Vézelay ? Max, si amical, nous faisant visiter cette vieille et grande maison qui date du treizième, quatorzième siècle. Une vue et une cave vertigineuse. Puis, la longue promenade sous les noyers vers le cimetière où il a sa concession là où la vue est la plus belle. Et Luce lui disant :

- Ne parlez pas de ça devant Boris : il est tellement superstitieux.

- Pourquoi ? C'est bien une concession : les gens viendront, sinon pour moi, au moins pour la vue.

Pendant ce temps Marguerite – quoique malade – et Marianne, couraient, s'affairaient pour le dîner : pourtant il avait été convenu (à Paris) que nous viendrons à l'improviste pour aller dîner au village. Je le lui rappelai :

- Non, Boris. Ce sera tellement plus intime ici.

Cette grande salle voûtée où la table était dressée. Un repas improvisé, frugal, épatant. Max s'affairant pour le vin, le champagne. Tandis qu'il le versait :

- Boris, une chanson russe.

Et je chantai. Une vieille chanson de brigand. Ma voix résonnait sous les voûtes. Marguerite avait plaqué ses mains sur son visage. Tous semblaient bouleversés.

- Quelle voix, Boris. Max, tu devrais en parler aux disques... (je ne sais plus quelle marque).

Et Max, soupirant :

- Il en a des talents, ce Boris !

D'ailleurs, j'étais en short, bronzé, me sentais « presque » très beau, et n'eût été certain « poids » dû à père ? Sentiment du temps s'écoulant ? Maman ? Ç'eût été un quasi-sommet.

Et Luce, soudain :

- Boris, je suis mal !

Elle aussi, cette ambiance, ces silences extraordinaires par instants, ma scène de la veille, un abus de boissons mêlées, etc. Nous nous précipitons. Ce passa vite. Quelle soirée ! Et il trouve mes poèmes publiables « absolument ». Même à compte d'auteur. Va m'en parler à Paris.

Et nous : pourquoi à Deauville et non le Pérou ? L'attachée de presse Grasset m'a conseillé de signer d'abord et de partir ensuite, car deux trois semaines (plus peut-être ?) nul n'aura besoin de moi. Or, le livre sort le 4. Donc, nous partons le 7, et pour quelques jours, ici, avec maman, au Normandy.

Voilà. À Paris, nombreuses courses pour passeport, etc. Quitterons ici le 3 au matin.

[6 septembre, Paris]

6 – 9 – 75. Paris.

Avant-hier et hier : signature de mon service de presse. Un peu ahurissant.

Mauvaise impression au début, froideur de l'attachée de presse-adjointe... hier ça allait mieux : Monique Mayaud, la « chef » s'est présentée. Puis Yves Berger, tellement amical. Il veut que nous nous tutoyions. M'envie (mais gentiment) d'aller au Pérou. Le soir, suis venu chez lui : il m'a donné des publications sur le Pérou, m'a parlé de son roman.

Dans l'après-midi, dans son bureau, réunion à trois : Monique Mayaud m'interrogeait, journal par journal, supputait mes charmes. Et Yves disant soudain : « Tu es un solitaire, Boris. » Oui. Il a ajouté qu'on vous le fait payer cher. On peut dire que c'est fait !

Parents commencent à s'ennuyer l'un à Vichy, l'autre à Deauville. Faudra faire autrement l'an prochain.

Donc, demain, envol pour Caracas. Un nouveau coin de monde...

[8 septembre, Caracas]

8 – 9 – 75. Caracas. Huit heures.

Prodigieuse ville : gratte-ciels colossaux, bicoques colorées fourmillant dans les collines vertes qui entourent la ville.

Soleil et ciel gris. Du Hilton partent les autoroutes qui constituent les rues de la ville.

Voyage : dix heures. Long. Mais bien. Téléphone à Deauville et Vichy avant de partir : ça peut aller. Ce soir, avion pour Bogota.

Un habitant d'ici dans l'avion m'a dit que la richesse du pays n'allait qu'à un dixième de la population. Un ouvrier gagne six cents francs par mois. Mais quel est le coût de la vie ? Ils conduisent en dingues : partout, sur le côté, des voitures en panne. Paraît-il que ce mélange incas, italien, espagnol n'est pas « fameux » !

À l'escale de Lisbonne, hier, cette foule d'émigrants, l'un d'eux s'assit à côté de nous : timide, gentil, mais comment parler ? Pus vaguement comprendre : il est de Madère : la révolution a chassé les touristes. Il s'expatrie ici, pour nourrir sa femme et ses quatre enfants ; à vingt-huit ans. De son panier, il a sorti des prunes merveilleuses qu'il a offertes avec cette noblesse perdue des pauvres. Lui ai offert une bouteille de vin. Le tract – en portugais – qu'il m'a montré – mais on peut comprendre – fustige à la fois le fascisme et le communisme. C'est rare dans ce genre de révolution ; et des militaires de gauche aussi...

Ce Hilton : classique, luxe. Allons déjeuner.

[10 septembre, Leticia]

10 – 9 – 75. Treize heures trente. Leticia.

Voilà : c'est l'Amazone. Hôtel colonial au bord (au-dessus) du fleuve avec son petit port. Tout autour, la forêt. Et une chaleur – sans nom ! À l'aéroport, les gens des hôtels racolent les touristes : en toutes langues. Nous avons suivi – évidemment – le Français, la trentaine, qui est en fait un Allemand, débrouillard, dirigeant le bureau – ici même – des tours sur l'Amazone.

Quelle organisation ! Mais ça ne fait rien : le fleuve surpuissant, sa forêt, ses légendes et les rêves qu'ils ont nourris en moi, sont là !

L'avion pour Iquitos (Pérou) ne part que dimanche : quatre jours. On fera donc les excursions d'ici, au lieu de les faire de là-bas. Et avec Luce, si bien à nouveau... hier soir, nous étions fatigués.

Vivre sur l'Amazone : une *hacienda*. Et cette sensation d'étouffement – lorsqu'on arrive à ressentir cet étouffement en n'importe quel coin du monde, c'est peut-être qu'on l'a conquis...

Pense à mon roman : [*Le*] *Cratère*, comme une chose qui doit flamber ; et l'autre, que je laisse pour quinze jours, et qui devra...

Allons !

[13 septembre, Leticia]

13 – 9 – 75. Vingt-et-une heures trente. Leticia.

Deux jours sur l'Amazone et dans jungle. Extraordinaire ! Un vieux rafiot, six passagers, le guide. Lente remontée, fleuve infini, puis un *rio* dans la jungle... Exactement ce que j'imaginai : la forêt folle, étouffante, immenses arbres tortueux, enchevêtrement... Villages indiens : nus, mais ils mangent : chasse, pêche, cueillette. Nuit dans un hamac entre fleuve et jungle, dans une case sur pilotis, ouverte. Et tôt le matin, marche de deux heures dans la jungle. Tout cela, saisissant, rêvé, écrasant. La jungle c'est de l'eau croupie, peut-être du jus d'ère secondaire, où l'on marche, s'enfoncé. Au retour, sous une pluie torrentielle, avons accosté dans une île, et avons couru – tout nus – (avec cette pluie), tout vêtement est inutile) voir les nénuphars géants de l'île aux singes : ils font un mètre de diamètre. (Comme le cafard qu'on vient d'écraser sous le tapis !)

Puis ce bain, dans l'Amazone, (j'ai donné l'exemple au jeune couple belge), entraîné par le courant, mais près du bord. Dans la nuit, ç'avait été la chasse aux caïmans, (aucun ne fut harponné), mais la pirogue glissait, silencieuse, au milieu des roseaux inquiétants, vers les yeux rouges qui scintillaient. Il y avait les cris des bêtes ; ricanements... Dans la journée, des papillons, des oiseaux, parfois des fleurs, et des sortes d'aigles gris-noirs, planant bas...

Aujourd'hui : repos. Dans cette ville, rivalité des trois agences, et la plus grande est celle de Mike Tsalikis. À quoi utiliser cette journée ? J'eus une idée : puisque Mike a trois petits hydravions, pourquoi ne pas voir une peuplade de plus : les indiens Yaguas ? Des photos les montraient avec leurs plumes : ils ne sont que trente-huit. En tout cas, ce rameau-là. Aussitôt dit, aussitôt fait : le building (à sept étages) de Mike, ses bureaux, classeurs (car ici les indiens appartiennent à telle ou telle agence !) et toute cette organisation pour de pauvres indiens dans leur jungle. Un étudiant américain – jeune guide, le frère de Mike, pilote (tous deux semblaient étonnés par cette lubie : en deux heures voir des indiens pour soixante-dix dollars...). Extraordinaire décalage, vol, paysage archipenché, et nous « amerrissons ». Marche d'un quart d'heure en jungle, bras de *rio* qui nous arrête : le village est de l'autre côté. Le guide (beau grand diable à lunettes) jette un cri modulé, et une fillette vient nous chercher en pirogue : fragile petite écorce qu'un rien retourne. Elle nous prend un par un. C'est long. Enfin le village où ces pauvres indiens (visages abrutis) semblaient s'être déguisés, le chef avec ses plumes : ça sentait le fabriqué... Il fallait faire vite, revenir avant la nuit : donc, au bord du *rio*, Luce et le guide étant montés, pour gagner du temps et les rejoindre, je vois une pirogue libre et la prends.

Sinistre idiotie ! Au moins aurais-je dû m'asseoir à l'avant, comme les indigènes, et suivre le trajet de l'indienne qui accostait déjà avec Luce et l'Américain. Donc, je pagayais, appelai Luce, et très fier atteignis le milieu du *rio*, quand d'un coup, inexplicablement, la pirogue s'enfonça, et je me retrouvai à l'eau. Un courant me déportait vers des herbes... L'Américain me cria de nager vers la droite, et voyant que je n'avançais pas, envoya la pirogue : je m'accrochai, la fis se retourner, et la fillette indienne se mit à pleurer. L'Américain me crie que la fillette ne sait pas nager. Je crie : « moi non plus ». Paniqué, j'atteins le rivage, et du village les indiens pagayent vers la fillette. Or, cette eau calme est un repaire de piranhas et de tarpons, poisson dont la décharge vous électrocute... Ma connerie m'effraie rétrospectivement.

Peut-être que le fait de nager a écarté le danger puisque l'eau n'était plus tranquille... Mon Dieu ! Pense à tout.

Bref... Au fait : à Bogota, présentation de mode dans les vitrines, et devant, des gosses indiens en guenilles qui rient et crient et les beaux mannequins leur font des signes...

L'Amazone en une semaine descend de douze mètres ! Elle [*sic*] est immense, certains mois, s'étend... C'est effrayant. D'autres ont dû aussi tomber, non ? Un guide allemand d'ici me le dit, et qu'il n'y eut jamais « d'accident ».

Bon.

[15 septembre, Pérou]

15 – 9 – 75. Vint-et-une heure trente. [illisible].

Halte invraisemblable, sur une côte aride du Pérou, désertique, où surgissent des collines dans une sorte de brume de rêves, d'extraordinaires plages, nues, un peu effrayantes, battues par le Pacifique gris ; par instants, à droite, un pan de ciel lumineux : c'est la Cordillère des Andes, terrible, ses sommets perdus... Quelques villes misérables, la poussière : nous allons à Trujillo, voir les ruines de Chanchan.

Depuis hier à Lima, et déjà mille choses à dire : rues oppressantes par leur aspect gris ; bidonvilles, immenses terrains vagues, saleté ; et aussi les maisons de style colonial hispano-péruvien, balcons clos en bois sculpté, grilles forgées, colonnettes, et les églises surchargées, du dix-huitième siècle, de churrigueresque, les autels « dégoulinants » d'or, de fleurs, de vierges luxueuses, de Christs sur-vêtus et saignants : les gens – nombreux indiens – prient, marmonnent des prières, s'agenouillent. À basse altitude volent les pélicans. Autour de la ville, d'immenses collines de poussière, ponctuées de *favelas*. C'est terrifiant, fascinant. Les indiens mornes : mais dans l'ensemble, gentils.

L'avion pour Cuzco ne partant que jeudi, avons décidé de louer une voiture, voir Chanchan. Sommes à mi-chemin : motel, au seuil de cette ville si pauvre, faite de bicoques, mais où on voit l'effort : un bulldozer, des travaux, de vastes plantations. Sur cette terre, l'une des plus sèches qui soit, au bord de l'océan, et où malgré les brumes permanentes, il ne pleut jamais, par un bizarre paradoxe météorologique. Le vent coupant projette le sable des plages sur la route panaméricaine – une réussite – jusqu'au pied des Andes.

Et le musée Herrera, ce matin : toutes les cultures pré-incasiques : Chimu, Nazca, Chavin, mais surtout Moche, la cruauté, le sexe, le réalisme et la stylisation. Dans le raffinement (la collection érotique...) Et la classification de Herrera : pré-céramique, évolutive, ange, fusionnelle, impériale : les expressions qui changent, l'obsession du félin...

Et penser au Pérou de la jungle, et aux Andes pas vues encore...

Le mystère de ces cultures incomplètes et raffinées... La folie des paysages. J'ai dit à Luce :

- Je voudrai que mes livres ressemblent aux paysages du Pérou. C'est effarant.

- Ils sont grandioses mais pas effarants.

Quant aux églises...

- On dirait qu'ils mettent de la crème sur du sang !

- Oh ! Tais-toi.

Quant au raffinement du dix-huitième : le palais de ce marquis... Ces mélanges, ce pauvre qui riait aux éclats, en marchant. Les prédicateurs, misérables, sur la place ~~Santander~~ San Martin, parlant et chantant, un homme et trois pauvres femmes, brandissant la Bible.

Et cette petite chambre du motel, ces gens « distingués », en plein désert... On croit rêver.

[27 septembre, Dordives]

27 – 9 – 75. Seize heures. Dordives.

Désastre qui revient... Avant j'avais l'excuse d'être débutant ou mal édité pour expliquer mes désastres littéraires. Mais aujourd'hui ? Avec Grasset et M.-P. ? Ce mépris ou cette incompréhension apitoyée de la famille et des amis – pas dans la course – cette affreuse dérision de mes rêves... Si je pouvais me taire ; je ne peux que me terrer... Et à qui faire appel ?

Plus : cette fatigue du voyage qui nous cloue. Dordives est beau ; été tardif. Mon Dieu, ne suis-je plus rien ?

[28 septembre, Dordives]

28 – 9 – 75. Dix-neuf heures. Dordives.

Un peu mieux : dimanche tant de pluie ; avons dormi et... autre, quasi toute la journée. Puis, avec bottes, et ciré – sur short – suis allé porter une lettre à *L'Express*, le hasard voulant qu'ils m'aient envoyé ici une lettre « personnelle » me demandant mon réabonnement. J'ai donc pensé leur répondre franchement, en tant que « Boris Schreiber », et disant ce que je pense de leur « politique littéraire ». Pense à la revue *Nouvelle Fontaine*, dont Max a cessé de parler. Pourquoi ? Faudra remettre ça, car c'est un moyen de me maintenir à flots.

Tout à l'heure, marchant sous la pluie, les premières fortes senteurs d'automne, ai éprouvé une impression d'adolescence, presque de renouveau, n'ai plus senti l'échec, mais l'époque bénie où j'avais quinze ans. Comme si le passé me poussait en avant au lieu de me freiner.

Ces moments-là rachètent les autres.

Et parents, bien, dans la mesure de l'âge, maman pas énervée ; et avec Luce, frictions parfois, vu telle ou telle phrase ou silence. Elle ne réfléchit pas toujours à ce qu'elle dit, et moi, si susceptible, surtout en ce moment... Mon Dieu, comment comprendre ma vie ? J'en parlais à Luce, au petit déjeuner (à midi passé !), comment comprendre ces éclatantes promesses, et ma beauté, et mon scintillement, aboutissant au quasi ratage d'aujourd'hui ? Du moins pour ma vie, car mes livres, peut-être non. Pas eux. Mais justement : pas eux, donc ma vie.

Autre chose : comment expliquer qu'Henri, qui m'a connu à cette époque, puisse, malgré ma carte de Cabris et la dédicace de mon livre, me rejeter à ce point ? Lui, qui m'a connu, qui a même dit à Luce, qu'à cette époque, avec des goûts différents, il aurait « fait une passion » ou bien pense-t-il la même chose de moi ?

Voilà ; je tourne et retourne les choses : au moins, se laissent-elles soulever.

Et Marcelle ? Curieux comme ça s'est évanoui. Contrairement à Luce, je porte le poids de souffrances que j'ai infligées pour parvenir à cette vie nouvelle. Et pourtant je me dis maintenant que j'y avais droit, que c'était nécessaire pour parvenir à un degré plus aigu de ce que je suis. Mes lectures, mes connaissances, mon renoncement aux dancings et compagnie, même si c'est très loin (ô combien !) de la pureté, n'en sont pas moins un approfondissement de mon être : aurait-ce été possible auprès d'une femme si vieillissante, si grosse, si « présente » ? Non, à moins de renoncer tout à fait à ce qui peut encore donner du charme à la vie extérieure. Peut-être aurais-je pu trouver mieux que Luce, et plus belle, et plus littéraire. Mais pourtant quand je repense à cette attirance du début, je me dis : « Impossible que je me sois trompé à ce point. Ce côté attirant existe toujours, peut-être d'autant plus vrai qu'il est plus caché. »

Ai-je fait le tour ? Sans doute. Le tour provisoire. Et attendons.

[9 octobre, Paris]

9 – 10 – 75. Dix heures trente. Paris.

Juste un article dans *Les Nouvelles Littéraires* assez critique, mais bien placé et en gros titre. Ai donc suivi conseil de Max : relancer les « grands » que je connais.

Kanters m'a très bien reçu. Plus d'une heure dans son bureau. Il s'occupera du livre, le lira ou le fera lire. Dois l'appeler dans quinze jours. D. Aury : la prends chez elle, pour déjeuner. Brochier : dois lui re-téléphoner demain. Reste Nadeau (qui a promis à Grasset de s'occuper du livre). Qui d'autre ? Wolfromm, peut-être. Et surtout : ne plus lâcher ces « relations ». Voilà où on en est !

Quelle pitié ! Mais enfin : puisque j'habite Paris et ai les moyens...

Lèvre inférieure gonflée : espère que ce n'est pas un microbe de l'Amazone, se manifestant !

[11 octobre, Dordives]

11 – 10 – 75. Treize heures. Dordives.

Soleil. Viens de me déchaîner sur petit déjeuner : ici, toujours plus faim qu'à Paris.

Ai commencé le livre dont tous parlent, d'É. Ajar, vivant au Danemark, trente-cinq ans, deuxième livre. C'est du « gros qui tache », un enfant arabe voit son enfance à Belleville. Bien sûr, ambiance et tout, mais à quel prix ! Du sous-Céline. Mais ça me plaît. Où les envolées ? Où la quête de l'exclusif à travers le commun ? Mourgue me disant l'autre soir : « Ça a la beauté d'un circuit électrique. Ou d'un système nerveux. Qui peut le comprendre ? C'est abstrait. » Il m'a fait remarquer les brisures de ton, de vision. Lui, si léger, c'est sa critique qui est la meilleure, durant sa lecture des passages, à haute voix.

Docteur Serfati, connaît la rédactrice en chef adjointe de *Elle* (il dînait hier avec elle) lui prêtera mon livre. Et en plus, a une entrée dans *L'Express*. Ce docteur ! Il est fort, et en plus, ai bien fait de lui envoyer le livre. Hier, me voyant découragé, il a tout de suite dit qu'il m'aiderait, quoique ne l'ayant pas lu encore.

Parents, bien. Père stabilisé. Maman aussi. Et moi : au travail ! Commence à relire, refaire [«] Van Horn [»] – sa jeunesse et vieillesse – pour dans deux ans chez Grasset. Et après seulement reprendrai *Pas de quartier*. Du pain sur la planche !

[18 octobre, Paris]

18 – 10 – 75. Quinze heures. Paris.

Viens d'apprendre par Max, que Bosquet refuse de m'inscrire sur la liste. Donc, je ne serai pas sur celle que publient les journaux. Mais mardi, le déjeuner avec D. Aury s'est merveilleusement passé, à La Closerie des Lilas, avons évoqué Gide, Cabris, etc. Elle a aimé *Le Cratère*, va l'écrire dans la *NRF* où elle publierait éventuellement des pages de mon « Journal » quand je lui eus dit que j'en tenais un. Elle trouve inconcevable aussi que depuis l'épisode Gide je sois à ce point, inconnu.

Max – je reviens à lui – m'a toutefois dit qu'il avait longuement parlé de moi à Bourin, autre juré du Renaudot, et en plus, animateur de l'émission, *Pleine page* à la télé.

Me sens si loin et en même temps, si au fond...

[21 octobre (1), Paris]

21 – 10 – 75. Treize heures trente.

Coup d'éclat : dimanche, j'ai téléphoné à Alain. Maman me le conseillait (« en affaires, on ne fait pas toujours ce qu'on veut »), et même Max, un peu vaguement. J'étais un peu ému, lui aussi. Bien sûr, sans me nuire vraiment, il peut « barrer » le passage. Il m'a donné rendez-vous pour le lendemain – hier. Nous nous sommes vus. Pas tellement changé, « ni toi » dit-il. Avons longuement parlé au Forum. Il est dans une mauvaise passe. A perdu les trois-quarts de ses revenus. Je lui ai dit que mon père était prêt à donner une somme de « dédommagement ».

- Pas question Boris.

Peu après, radouci :

- Avant tout, redevenons amis. Après, on verra. Je suis un homme à séduire, pas à acheter.

Mais : il ne peut rien pour le Renaudot. Bien. Il trouvé mon livre très bon, « le meilleur que tu aies écrit depuis des années ». Donc, malgré ça, rien pour le Prix. Ce qui prouve que malgré tout – il me l'a dit – le livre est trop « littéraire », et même Grasset soutient *L'Homme de sable* que Max et lui sont sans doute bien obligés d'inscrire sur leur liste.

Tant pis pour tout ça ! Et suis quand même content de renouer avec lui ; ça me « fait » quelque chose. Mais ne me laisserai plus « envahir » comme avant.

Sommes tombés d'accord sur les livres de maintenant, y compris les futurs prix.

Relis [«] Van Horn [»]. Crois que ça tient. Relis « Journal » des années 42 (!) pour D. Aury. Kanters, à l'instant, me dit d'attendre encore, un peu froidement au début, puis plus doux. Vais donc à présent tâcher de ne plus « lâcher » les contacts. L'obscurité viendrait-elle de là ?

Sinon, tout va pas trop mal. Pour Marcelle, rien. Ai envoyé chèque, et un mot lui disant que j'attendrai pour la revoir que le mot « ordure » soit banni de son vocabulaire !

Tout à l'heure : réunion chez Grasset avec Y. Berger et M. Maillaud (vu mon « service de presse » !) et vernissage où m'a convié une inconnue.

[6 novembre, Paris]

6 – 11 – 75. Treize heures.

Toujours plongé dans mes journaux de 1938. Et je n'en reviens pas : certes, des lueurs de talent, mais le reste ! Un fatras d'une écœurante prétention ! Je me traitais – déjà – de génie, crachais sur tous, prônais les massacres... Etait-ce une pose de moi-même devant moi ? Ou quoi ? D'où me venait – et me vient encore parfois – cette outrecuidance, cette folie, de me croire « L'Élu » ? À coups de gifles, de rebuffades, la vie me prouve le contraire, c'est-à-dire que je suis plutôt un raté, un « comme les autres » ce qui pour moi, équivaut à : raté.

Donc, incorrigible. Gangréné. Et l'enchaînement continue, dont je tente parfois de me délivrer.

Père à Monte-Carlo, bien et maman vole à Tel-Aviv. Bien. Ici, rien, sinon l'attente. Et de quoi ? Et essayer de surmonter.

[8 novembre, Dordives]

8 – 11 – 75. Midi. Dordives.

Soleil d'automne sur feuilles « tombant sur des feuilles » tout est rouille, vieil or, gris délicat. En moi... Hier, après Cochet – qui m'a mis la prothèse définitive – suis allé voir ma « presse » chez Grasset. L'idiote ajointe de l'attachée de presse n'avait même pas jugé utile de me parler d'un article dans un journal marocain du 1^{er} octobre très « pour », et tout... Certes, ce n'est pas un journal parisien, et n'a aucune influence (la preuve !), mais le « moral » ? Et deux articles dans deux autres journaux. *Minute* dit « intelligent mais peu passionnant ». Curieux. Je croyais que c'était tout juste le contraire.

Après le Salon d'Automne, dîner chez les parents de Luce et y ai appris une nouvelle expression : « perdre ses bas » c'est-à-dire perdre la tête, la boule. Toujours en apprendre !

Ai fini de corriger vieillesse de [«] Van Horn [»]. Corrige fin du premier chapitre de *Pas de quartier*, puis commencerai, ajouterai ce supplément à [«] Van Horn [»] : ce récit qu'il fait (écrit) sur son retour dans l'île. Et un autre court roman peut-être, avant de reprendre : *Pas de quartier*. À voir. Puis, idée d'un autre roman plus long.

Donc : le travail,... toujours... À noter : quelle pénible impression d'aller chez l'éditeur dont on est l'écrivain le moins lu, commenté, etc. Les Bodard et autres, eux, je les vois s'y pavaner – d'ailleurs sans méchanceté.

[14 novembre (1), Paris]

14 – 11 – 75. Quinze heures. Paris.

Relis les pages « modernes » de mon Journal, c'est-à-dire celles du Pont-Neuf. Des années 50 à 59. Tout le début est une véritable agonie. Sans cris, presque sans plaintes. Mais cette accumulation d'échecs matériels et « spirituels » je n'en peux plus, j'ai l'impression de les revivre. Pourtant, dès 1956, ce fut mieux, je m'en souviens. Et depuis...

Quoi, depuis ? Il faut tenir le coup, et le coup est dur !

[24 novembre (1), Dordives]

24 – 11 – 75. Onze heures trente. Dordives.

Samedi une lettre d'Arland me dit son admiration pour mon livre. Ça revigore un peu. Dans les journaux on a pratiquement parlé de tous les livres sauf du mien (du moins ceux de Grasset !) Et la *NRF* en parlera.

À part ça : ici, soleil, froid, beau. Hier, en short, balade vélo. Ai reçu dernier recueil de poèmes d'Alain avec très belle dédicace.

Ai-je des parasites ? Le saurai samedi prochain à la Pitié, par Professeur Gentilini, où suis allé avant-hier. Parents bien, mais maman a ce fond de tristesse et papa a peur d'avoir – à Monte-Carlo tout seul – de nouveau exagéré avec ses marches. Ce soir, vont voir Degeorges.

Moi : ayant relu journaux pour Dominique Aury, vais commencer troisième partie de [«] Van Horn [»].

[27 novembre, Paris]

27 – 11 – 75. Treize heures. Paris.

Max m'en veut et refuse de me voir pendant plus d'un mois. Pourtant hier, ç'avait bien commencé : déjeuner au restaurant chinois où nous avons parlé et ri à la signature des « Écrivains d'Outremer » à l'UNESCO. Ces gens qui achètent, veulent des dédicaces. Ces femmes surtout ! Or, j'avais complètement oublié qu'il m'avait dit devoir être chez lui à dix-huit heures trente. De plus, ayant aperçu S. Prou au stand voisin, je me penchai vers Max :

- Si Suzanne Prou vient vous dire bonjour, ne lui dites pas qui je suis. C'est moi qui ai lu son premier manuscrit, et vous voyez : elle, elle a réussi et moi non.
- Bien.

Il signait, les gens n'arrêtaient pas de venir devant sa table (alors que presque tous les autres restaient vides, peuplées il est vrai d'illustres inconnus !) Et puis il fit un signe vers la rangée d'en face où je reconnus Didier Decoin, sorte de « minet » écrivain qui réussit, et que je vois soudain se lever, se diriger vers Max et je me penche à nouveau :

- Si Didier Decoin vient vous parler, ne me présentez pas !
- Bien.

Sinon, à tous ceux qui passaient, il me présentait comme un « écrivain extraordinaire ». Il me dit même :

- J'ai l'impression d'être un homme sandwich !

Et puis j'allai téléphoner, ça dura, et à mon retour :

- On va être en retard Boris.

Et ce retour s'est mal passé. Je ne sais pourquoi, je me sentais insolent, indifférent, sûr de moi, et je plaisantais [sur] son rendez-vous (alors que c'était très important), refusai de voir S. Prou sous ce prétexte de la réussite et ça le mit en colère :

- Boris, elle admire votre œuvre. Et vous enviez sa réussite ?
- Non, mais...
- Vous n'avez qu'à pas écrire de livres difficiles. On ne peut pas tout avoir dans la vie, il faut faire un choix.

Il s'est même remis en colère quand je prétendis qu'il n'avait pas parlé de son rendez-vous.

- Vous me prenez pour un con ? Et à qui avez-vous téléphoné ?
- À ma maman.
- À votre maman ! À votre âge ? Alors que hier déjà vous lui avez téléphoné sans doute ?
- Oui.

Pendant ce temps je filai, brûlai quelques feux rouges, et tout ça ne fit qu'augmenter son mécontentement. Ce matin, je m'en suis aperçu, Marguerite étant au bout du fil. Elle me dit que j'étais trop dans mon cocon, auprès de « sa maman », que j'ignorais tout de la vie, n'ayant aucune responsabilité, pas d'enfant.

Et je dis :

- Alors, Max ne m'aime plus ?
- Mais Boris, ce n'est pas une question d'amour, c'est une question d'estime. Il faut que vous méritiez l'estime de Max.

Elle a ajouté qu'aucune réussite n'était un miracle, mais du travail, comme Max. La veille, en voiture, comme je disais :

- Bah, on vous attendra !
- Et pourquoi voulez-vous qu'on m'attende ? Vous avez une mentalité de boyard !
- De boyard ? Avec les gifles que la vie m'a envoyées ?
- Quelles gifles ?
- Oh ! On ne peut pas les dire comme ça !
- Citez m'en au moins trois ?

- D'abord mon obscurité.
- Encore ! mais cette obscurité est une preuve d'élitisme.

Bref, c'est ainsi. Et en effet, je peux avoir honte de certaines de mes réactions – dont je cache une partie, heureusement ! Par exemple, ce fait de me réjouir en voyant peu de monde devant la table de S. Prou (alors qu'elle est venue dire à Max, pendant que je téléphonais, justement, qu'elle trouvait mon œuvre très curieuse, refermée sur elle-même).

Je vais peut-être lui téléphoner.

À part ça ? Déjeune le 5 avec J. Piatier ; dois retéléphoner vers le 20 à Kanters. Etc. Mais rien, en attendant.

[5 décembre, Paris]

5 – 12 – 75. Seize heures. Paris.

Essais, visites, déjeuners, coups de téléphone : que ne fais-je pas pour « réactiver » mon livre qui « se meurt », alors que j'étais toujours persuadé de la force de mon œuvre et qu'elle se « suffisait » !

Viens de déjeuner avec J. Piatier, chez Lucas Carton. Avons bien parlé. Mais elle avoue n'aimer que médiocrement ce que je fais. Certes, n'a pas lu encore *Le Cratère*, est bien disposée, mais on n'y peut rien. A-t-elle raison ? Je pêche par manque de style ? D'autres l'aiment bien. Alors ? Hier soir, vraie crise en ne voyant rien sur moi dans *Le Magazine Littéraire*. Ai crié, tapé du pied (et alors ?) finalement appelé J.- J. Brochier : j'ai été paraît-il victime d'un incident de mise en page, mais verrai mon nom au sommaire de ce numéro de janvier.

- Je vous le jure, Boris. Croix de feu, crois de fer, si je mens que j'aïlle en enfer.

De plus, cet article – dit-il, est bon et lui, en plus, il a aimé le livre. Alors ? Toujours la même question.

Il fait gris, froid, pluvieux. Ici, le calme, Luce est à Berlitz et à ses massages médicaux. Maintenant, elle va mieux. Parents, ça va. Mais le cœur de papa, bien sûr... Donc, je vis entre les extrêmes, dont je suis l'extrémité.

[8 décembre, Dordives]

8 – 12 – 75. Onze heures. Dordives.

Hier, temps magnifique : fîmes balade en vélo de deux heures vingt, sur route ensoleillée, sans voitures. Un froid moyen (huit degrés) fouettait le visage. Les plaines et les bois s'étendaient. Au retour, aime à plonger sur mon divan, et lire. Et m'endors très souvent. Hier, cette lecture du *Monde* me fit « plaisir » : grande signature d'écrivains (je n'en suis pas évidemment puisque nul ne sait que j'existe !) ou bien conférence de tel autre (ici : S. Prou) à la Fnac (et moi, *id.* voir plus haut). Ces tourments, ces rages, ces dénis de justice, moi ne comprenant pas et eux ne me comprenant pas non plus.

Pourtant, tant de choses « belles » existent. Lis la revue de Nadeau : [*Les*] *Lettres Nouvelles*. Un long poème de Yannis Rítsos, long au début, puis, prenant. Mais certains des miens n'ont-ils pas le même climat ? Ce Nadeau qui me connaît – et reconnaît « m'estimer » depuis trente ans – et jamais, jamais n'a rien publié de moi ni écrit sur moi, et a même empêché que des choses sur moi paraissent dans son journal *La Quinzaine littéraire*. Quasi symbolique.

Et J. Piatier, qui me tapote la joue, reconnaît certaines choses et s'arrête en chemin, et en encense d'autres qui ne me valent pas ?

1975

[18 décembre, Paris]

18 – 12 – 75. Dix-neuf heures. Paris.

Donc, suis sorti avec S. Prou, cause de ma « brouille » avec Max. Et j'ai tant voulu en faire que ça m'est retombé sur le nez. Elle est gentille, simple, mais... son succès ! Elle en parle sans ostentation, mais moi qui rêve tant de conférences, signatures, etc. en ai été malade ! Et dans ce restaurant russe, ayant bu trop de vodka, j'ai été mal, et dans les WC ai pleuré en pensant à sa « gloire ». Elle a dû remarquer certaines choses. Dans l'ensemble, je ne sais. Arrivé à la maison, j'ai vomi comme rarement ! Tout à l'heure, ai téléphoné à Prou pour m'excuser. Et elle riait bien. Bon. C'en est là !

[20 décembre, Paris]

20 – 12 – 75. Paris. Dix-neuf heures.

Viens de relire pages du Journal que je vais tout à l'heure porter à D. Aury (dont je viens de lire un drôle d'article sur un bouquin qu'elle admire sans doute plus que le mien). Ces pages ! Leur détresse ! Pourquoi, dis, et pourquoi, ne me donne-t-on rien de ce que j'attends ?

Repense à S. Prou : le succès, invitée ici et là. J'ai – à cause de ça (et de la vodka) bien pleuré dans les bras de Luce avant de courir vomir.

Suis-je un salaud, en certaines choses, et avec ce mélange de pureté ? Mais mes livres... Ils ne s'enfoncent qu'en moi !

[24 décembre, Monte-Carlo]

24 – 12 – 75. Quatorze heures. Monte-Carlo.

Comme chaque année ! Et père pas très bien, comme depuis un an. Voyage ici, *id.* Saulieu et Marseille. Nage à Saulieu, soleil à Marseille, où, soudain – hier – me suis ressenti jeune. Jeune ! Dieu où est-ce, puisque rien n'est sorti ? Hier, histoire de moi à Luce pour ses chaussures italiennes oubliées ! Terrible. Je gueulais dans cette rue d'ici. Elle était décomposée et cette nuit, terriblement angoissée, j'ai eu pitié, honte, peur même et je l'ai serrée. Elle, qui pensait bien faire en s'encombrant de moins de paquets.

Aujourd'hui, bien sûr, elle a mal. Que suis-je ?

Certes, D. Aury m'a bien reçu. Près des bords de la Seine, l'ex-maison de Paulhan (qui m'y eût vu, là-dedans ?). Elle, blême, dans ces grandes pièces rustiques, donnant sur une rue du village, d'un côté, et sur l'immense pelouse de cinq mille mètres carrés de l'autre.

Avons parlé. Moi, du Pérou. A posé une bouteille de whisky devant moi, et s'est allongé sur un vague rocking-chair. M'a présenté à sa belle-fille. Au bout d'une heure, suis parti.

Donc : un pas de plus dans « l'intime ». Do[minique] est blême, après sa grippe, très polie, mais quant à savoir ce qu'elle pense...

[29 décembre, Monte-Carlo]

29 – 12 – 75. Dix-huit heures. Monte-Carlo.

Drame : Olga était la maîtresse de papa ! On s'en doutait, mais il y eut scènes entre elle et maman. Qui – d'ailleurs – peut être assez infernale, puisque ce sont des recoupements de tous côtés, (Josée, Thérèse, Olga), elle fabule, provoque confidences, puis les injurie, s'exalte, mégalomane, bref, se défoule.

Mais là ? Olga, ce matin, pleurant au téléphone, s'injuriant, parlant des mots atroces, chaque nuit, de maman sur elle, et bien sûr, pour papa...

Il a – paraît-il – pleuré au bureau pour qu'Olga vienne. Comme si fasciné et craintif de maman...
Drame, imbroglio, et que faire ?

[30 décembre, Monte-Carlo]

30 – 12 – 75. Quatorze heures. Monte-Carlo.

Hier, ce matin, durant des heures, parle avec Olga au téléphone ; elle n'a pas encore quitté l'hôtel. Qu'en dire ? Elle raconte son « histoire » avec papa, et sa souffrance, et son amour pour sa famille, et qu'en même temps, il se sent diminué vis-à-vis de nous. Parfois Olga sanglote. Tout ça m'anéantit plutôt. Maman – d'après elle – est démoniaque, avec papa aussi, fait du théâtre, le surexcite, alors qu'à nous, elle nous dit qu'elle fait tout pour le calmer. Durant ces « nuits de confidences », maman aurait tout « clamé » à Olga, même son admiration pour Marcelle... De tout ça, je me doutais un peu, mais pas à ce point !